

Jean-Luc Parant: Des yeux pour changer de monde

Les yeux sont placés le plus haut sur le corps pour voir. S'ils ne voyaient pas, ils ne seraient pas placés aussi haut, notre visage serait plus bas et nous serions aveugles. Plus bas, nous serions dans la nuit. Si en haut il fait jour, en bas il fait nuit. Le feu est au-dessus de nous, le feu brûle au-dessus de notre tête, il fait chaud en elle. Nous pensons parce qu'il fait chaud en elle. Nos yeux qui s'ouvrent attisent le feu. Nous voyons, nos yeux voient pour faire marcher notre tête. Nos yeux sont des trous par où l'air s'engouffre pour garder le feu allumé et notre pensée éveillée. Des trous par où l'espace naît comme de l'air qui aurait été pensé. Sans nos yeux, le soleil s'éteindrait comme les yeux fermés le soleil disparaît. La matière brillante et intouchable de nos yeux est la matière brillante et intouchable du soleil vu de près. Comme la matière brillante et intouchable du soleil est la matière brillante et intouchable de nos yeux vus de loin. Comme si de loin nos yeux brûleraient, comme de près nos yeux nous éblouissent. Ou comme si de près le soleil nous verrait comme de loin nos yeux nous éclairent. Nous sommes voyants, nous voyons le monde, mais nous sommes aussi aveugles, nous pouvons ne pas voir le monde. Nos yeux s'ouvrent et se ferment, ils se ferment et s'ouvrent. Parce qu'ils ne se sont pas totalement libérés du toucher, ils ne se sont pas totalement échappés dans l'espace. S'ils reviennent à chaque fois sur notre visage, c'est parce qu'ils sont encore attachés à notre corps, blottis dans nos mains, voyants sous nos doigts. Quand nous toucherons et que nous ne pourrons plus rien reconnaître sous nos mains, c'est que nos yeux ne pourrons plus se fermer une seule fois, c'est que nos paupières ne pourront plus se baisser, nos jambes se déplacer, notre corps bouger et que nos yeux figés verront tout très loin devant eux, là où ils ne voient plus et où tout reste invisible et inaccessible. Ou c'est que nous nous serons envolés dans l'espace et que nous aurons quitté la matière pour entrer dans les images. Quand nous verrons et que nous ne pourrons plus rien reconnaître sous nos yeux, c'est que nos mains ne pourront plus se fermer une seule fois un seul instant, c'est que nos bras resteront toujours tendus devant nous, c'est que nos jambes seront toujours en déplacement, notre corps toujours en mouvement et que nos mains ouvertes toucheront tout très loin devant elles, là où elles ne touchent plus et où tout reste visible et accessible à nos yeux.

Nous voyons parce que nous bougeons mais nous verrons tout sans bouger parce que nous mettrons tout notre corps dans nos yeux. Nous sommes en train de mettre tout notre corps dans nos yeux. Nous sommes en train d'entrer tout entiers en eux. Nous avons réussi à concentrer notre champ de vue sur les surfaces les plus petites. Nous avons réussi à mettre le

monde dans des livres, à travers des écrans pas plus grands que nos deux mains, à plat devant nous. C'est parce que nous avons réussi à déplacer notre corps dans l'espace sans fin que notre corps a réussi à devenir à la fois très grand et très petit et à être sans mesure – autant infiniment infini que infiniment infime – et que nous avons pu monter avec lui dans nos yeux et le projeter très loin et très près, et nous projeter avec lui tout entiers dans le monde devenu alors lui-même sans dimensions, si infiniment loin et à la fois si infiniment près que nous avons pu le loger tout entier dans l'espace de nos mains.

J'ai toujours rêvé de peindre d'après nature, de me mettre dans les champs dehors et de reproduire les paysages que je vois. Avec le temps, le dehors est devenu le dedans, les champs les livres, le paysage les images dans les livres. Avec le temps, j'ai mis tout mon corps dans mes yeux et tout le monde dans les livres. Avec le temps, j'ai mis mon corps entier dans mes yeux, j'ai mis mon corps entier dans les livres jusqu'à vivre dans les livres, dans un monde nouveau.

Dans nos mains nous avons mis les livres, les livres ont remplacé le monde. Nous avons ouvert les livres pour toucher la terre et nous les avons lus pour voir le ciel. Avec le temps, notre corps a quitté tout notre corps pour entrer tout entier dans nos yeux. Nous sommes sortis de notre toucher pour entrer tout entiers dans notre vue. Nous n'avons plus touché qu'avec le bout de nos doigts pour voir avec tout notre corps, jusqu'à voir avec tout notre corps et ses mains, ses mains et ses doigts pour ne plus pouvoir toucher ni même frôler ce que nous voyons. Nous nous sommes tout entiers projetés dans nos yeux, avec eux. Dans nos yeux, nous nous sommes mis tout entiers en eux, nous avons mis tout notre corps en eux jusqu'à ne plus pouvoir toucher le monde que nous voyons, jusqu'à ce que nos yeux portent nos mains en eux. Nos mains sont dans nos yeux, notre sexe est entré tout entier en eux. Nous voyons mais nous nous accouplons avec le monde, et dans les livres où nous avons grandi et où nous nous sommes mis debout pour nous déplacer dans l'espace, nous nous étendons tout entiers sur les pages, nous glissons sur les mots, nous enlaçons les lignes de nos yeux, nous jouissons avec eux.

Le monde est dans les livres, le monde où nous avons évolué et où nous sommes devenus des hommes est dans les livres. Dans les livres nous pouvons vivre comme nous vivons, comme nous avons vécu dans le monde au-dehors. Dans les livres, à partir de leurs écrits et de leurs images, nous pouvons représenter ce que nous y voyons comme nous avons représenté le monde au-dehors à partir de ses paysages quand la surface des livres n'avait pas

encore tant surgi à la lumière que lorsque les écrans de la télévision et de l'ordinateur sont apparus à tous, illuminant et éclairant un peu plus, rendant lisibles et réelles les surfaces les plus petites. Depuis, nos yeux se sont aiguisés de façon à concentrer en eux tous nos sens pour pouvoir faire entrer en eux tout notre corps. Le monde dehors est devenu un monde étranger aux hommes pensants, il est le monde que les animaux ont envahi et que les hommes ont dû quitter pour trouver de la place ailleurs en créant un monde dans lequel ils peuvent vivre en toute liberté. Un monde que les hommes n'ont pas tous rejoint et qu'ils n'habitent pas tous, et où ceux qui ne l'ont pas trouvé sont restés des sauvages, des animaux qui s'entre-dévorent, des hommes barbares qui font sans cesse des guerres entre eux. Depuis que nous avons mis le monde dans nos yeux, le monde sous nos mains n'est plus vivable. Pour l'homme civilisé, le monde est dans ses yeux, il n'est plus sous ses mains.

L'homme a changé de monde pour continuer à respirer avec ses yeux. Il est entré dans les livres, et dans les livres, il a ouvert des fenêtres sur l'espace sans limites qu'il envahissait tout autour de lui, là où il fait le plus nuit. Il a ouvert des fenêtres dans sa tête, il a été plus loin qu'il ne voyait, il a été au-delà du visible, il a été dans sa pensée, il a été dans l'invisible, là où l'air et l'espace sont restés intouchés. L'homme a vu et il a continué à vivre, il a touché et il a fini par en mourir. Si nous pensons, c'est pour atteindre ce que nous ne pouvons pas atteindre avec nos yeux, c'est pour aller là où personne ne va et où nous sommes seuls à pouvoir aller. Nous avons pensé après avoir vu ce que nous ne pouvions plus toucher. Après avoir touché avec les yeux ce que nous ne pouvions plus toucher avec les mains. Nous avons pensé après avoir vu ce que nous ne pouvions plus atteindre avec notre corps, après avoir vu là où nous ne pouvions pas aller avec nos pieds et nos jambes, là où nous ne pouvions plus faire un pas ni laisser la moindre marque, la plus infime trace. Nous pensons parce que nous avons pu partir avec nos yeux là où nous ne pouvions pas aller avec notre corps et nos yeux ont emporté notre visage avec eux. Ils ont emporté toute notre tête. Nos yeux nous ont aspirés tout entiers, nous sommes montés tout entiers en eux. Nous avons pu aller plus loin encore, là où nos yeux ne vont pas, là où nos yeux ne voient pas. Nous pensons et nous sommes là où personne ne voit, où tout est caché par la présence et le volume de notre tête placé devant le monde que nous voyons. Nous pensons et nous voyons ce que nous ne voyons pas avec nos yeux. Nous pensons mais nous ne voyons pas ce que nous ne pouvons pas toucher. Nous voyons ce que nous ne pouvons pas voir après avoir vu ce que nous ne pouvions pas voir avec nos mains, nous voyons ce que nous ne pouvons pas atteindre avec nos yeux. Nous pensons et nous allons au-delà du visible comme nous avons vu pour aller au-delà du touchable. Nous ne voyons pas seulement l'intouchable en voyant, nous voyons aussi l'invisible en pensant. Ou

nous pensons l'invisible en pensant comme nous touchons l'intouchable en voyant. Nous pensons pour voir ce que nous n'avons jamais vu comme nous voyons pour voir ce que nous n'avons jamais touché. Ou pour voir avec la pensée ce que nous n'avons jamais vu avec les yeux. Ou pour toucher avec les yeux ce que nous n'avons jamais touché avec les mains. Si les yeux sont des mains très grandes posées sur le monde, la pensée est un œil énorme ouvert sur l'infini. Nous voyons mais nous touchons. Nous pensons mais nous voyons. Nous nous sommes agrandis en voyant, nous avons recouvert l'espace visible de tout notre corps. Nous nous sommes immensifiés en pensant, nous avons recouvert l'espace invisible de toute notre tête. Nos yeux sont devenus des mains immenses, notre pensée est devenue des yeux sans fin. Avec nos yeux nous sommes entrés dans une nuit encore plus grande, nos yeux étant devenus des mains immenses. Avec notre pensée nous sommes entrés dans un jour sans fin, notre pensée étant devenue des yeux infinis.

Si nous touchons le monde avec nos yeux, nous nous voyons nous-mêmes avec nos mains. Si nos yeux touchent le monde, nos mains nous voient nous-mêmes. Le monde est grand, et l'ampleur que développent nos yeux dans l'espace lui suffit pour le recouvrir et le toucher entièrement comme notre corps est petit et la surface de nos mains lui suffit pour le recouvrir et le voir tout entier.

Si nous avons des yeux pour toucher ce qui est intouchable et trop grand, nous avons des mains pour voir ce qui est touchable et trop petit. Quand nous voyons les yeux, nous ne pouvons pas ne pas voir la tête qui les porte ni le corps qui les ouvre en se mettant en mouvement sur le sol. Nous ne nous voyons pas parce que nous ne voyons pas nos yeux.

Il fait jour et nuit sans cesse sur la terre où nous sommes, et sans cesse nous voyons et nous touchons, nous touchons et nous voyons, sans cesse nous nous éloignons et nous nous approchons de tout ce qui nous entoure, sans cesse le monde est grand et petit, notre corps est petit et grand. Nous sommes dans l'infini mais aussi dans l'infime car tout bouge, tout est en mouvement, tout avance et recule, tout est en train d'apparaître et à la fois de disparaître, tout est en train de naître et de mourir, de mourir et de naître sans cesse.

Depuis que nous sommes entrés tout entiers dans les livres, nous tenons chacun le monde dans les mains et l'univers dans les yeux ; le monde dans l'obscurité et l'univers dans la lumière. Comme si nos mains pouvaient tenir la nuit même si la nuit est infinie, comme nos yeux peuvent saisir le jour même si le jour est infime. Si la plus petite lumière peut être vue par nos yeux, la plus grande nuit peut être touchée par nos mains. Si nous avons dans nos yeux de quoi toucher l'infime, nous avons dans nos mains de quoi voir l'infini.

Nous sommes entrés dans les livres avec nos yeux pour rendre touchable et visible ce que les mains ne touchaient pas, ce que les mains ne voyaient pas ; pour rendre visible l'infiniment infime, pour rendre touchable l'intouchable. Nous avons inventé l'écriture pour nos yeux parce que nos yeux peuvent saisir ce que les mains ne peuvent pas atteindre, ce que les mains ne peuvent pas toucher ni même frôler, ni même sentir. Si les yeux voient l'infime, les mains touchent l'infini.

Si nous avons inventé l'écriture pour nos mains et donc pour nos yeux, nous aurions modelé des boules plutôt que tracé des signes. Nous écririons l'infini et non l'infime, nous écririons la nuit sans fin plutôt que le jour fini. Nous lancerions des boules devant nous pour écrire les mots plutôt que nos yeux que nous projetons sur les pages pour tracer avec la main les signes, former les lettres et écrire les phrases. Nous lancerions des boules pour que l'impact de chacune d'elles sur le sol forme des traces qui retracent l'histoire du monde où nous n'étions pas encore apparus et où nous sommes finalement arrivés pour disparaître un jour où le soleil sera trop grand pour tenir encore entre nos doigts et derrière notre main tendue à plat dans le ciel. Le soleil sera trop grand pour que notre corps y fasse obstacle, trop grand pour que notre corps ait encore une ombre et une nuit. Le soleil sera trop grand pour que nous puissions encore trouver le sommeil. La chaleur remplacera la lumière, le soleil dans ce jour éblouissant et sans nuit ne sera plus que du feu.

Nous nous couchons parce qu'il fait encore nuit. Nous étions à quatre pattes sur le sol quand le jour est venu trouer la nuit jusqu'à devenir égal à elle et partager le ciel et la terre en deux. Depuis nous sommes debout dans le ciel ou couchés sur la terre, suivant le jour ou la nuit, la nuit ou le jour ; ou nous sommes sans cesse debout et couchés, couchés et debout car il fait jour et nuit sans cesse, nuit et jour sans cesse : quand il fait jour de ce côté dans le ciel, il fait nuit de l'autre côté sur la terre ; ou quand il fait nuit de ce côté sur la terre, il fait jour de l'autre côté dans le ciel.

Il n'a fait que nuit, le soleil était très loin et très petit dans le ciel, sa lumière nous parvenait à peine, nos yeux n'étaient que des points sur notre visage comme le soleil n'était qu'un point dans le ciel. Quand le soleil s'est rapproché, nos yeux se sont agrandis ; nous nous sommes mis debout et nous avons eu des mains pour pouvoir maintenir le soleil entre nos doigts, et qu'il ne grossisse pas trop dans le ciel, et que nous puissions toujours nous cacher derrière notre main pour qu'il n'éblouisse pas nos yeux et ne brûle pas notre corps. Notre corps n'a pas brûlé parce que nous avons écrit avec lui, nous avons écrit des livres avec notre main qui nous cachait le soleil, comme nos yeux n'ont pas été éblouis parce que nous avons lu avec eux et que nous avons lu des livres avec nos yeux qui nous montraient le soleil,

et nos mains qui écrivaient et nos yeux qui lisaient ont repoussé le feu, le feu est resté à sa place, immobile dans l'espace pour nous faire découvrir l'intouchable. Les livres ont figé le feu dans la nuit pour que le feu devienne de la lumière et les éclaire, pour que le feu ne les brûle pas mais fasse surgir de leur volume des traces insaisissables, des traces en feu qui auraient atteint un si haut degré de température qu'elles seraient devenues brûlantes, si brûlantes qu'elles se seraient imprimées sur la surface des pages jusqu'à devenir intouchables et ne plus pouvoir s'effacer mais seulement disparaître sous la paume de nos mains.

Les livres ont arrêté le temps. Le soleil n'a pas recouvert le ciel ni mangé la nuit. Le soleil est resté à sa taille, nous n'avons pas bougé, nous n'avons ni avancé ni reculé, nous sommes restés à la même place, les yeux ouverts figés devant les livres. Le soleil n'a pas été plus gros et à pu resté tenu entre nos doigts, resté assez petit pour pouvoir toujours se cacher derrière la main. La nuit qui entoure le soleil n'a pas été plus petite ni le jour plus grand et le soleil n'a pas brûlé les livres. Nous sommes restés juste là où nous existons depuis toujours, à une distance où la taille du soleil peut tenir entre nos doigts et peut faire naître l'intouchable, ce qui est trop loin pour être touché et qui très près reste toujours intouchable, comme si l'éloignement avait été si grand que ce qui était devenu inatteignable était resté intouchable, même touché.

Les livres sont loin, le tracé de leurs signes, la forme de leurs mots arrivent de si loin dans le temps que les signes et les mots semblent avoir parcouru des distances infinies dans l'espace. Les livres sont loin, l'intérieur des livres vient de si loin qu'il reste toujours inaccessible à nos mains, seul l'extérieur des livres rend les livres touchables. Nous touchons les livres mais nous ne touchons jamais que le volume, que le papier, que les pages que lesquels nous laissons quelques traces de doigts, des traces du toucher ; mais les signes sont si loin qu'ils restent intouchés et intacts. Les signes sont intouchables parce qu'ils ne peuvent être que vus, que touchés par nos yeux. Les yeux touchent mais ils ne touchent que ce qui est si loin que leur toucher reste invisible. Nous ne touchons plus avec les mains, nous touchons avec les yeux et, avec les yeux, nous nous sommes éloignés infiniment loin de tout jusqu'à toucher sans laisser de traces.

Si ce que les mains touchent n'est jamais loin, ce que les yeux touchent peut aussi être très près sans jamais pouvoir être touché par les mains. Nous voyons quand un livre a été lu, non pas quand il a été vu par les yeux mais quand il a été touché par les mains. Comme si nous lisions toujours avec elles et que nous ne pouvions pas voir sans toucher quand nous pouvions toucher, comme nous ne pouvons pas toucher sans voir quand nous pouvions voir.

Si la terre s'est transformée sous nos mains et nos pieds, le ciel n'a pas bougé, il est resté intact sous nos yeux. Le ciel n'est que l'intérieur d'un livre intouchable, la terre sa couverture sur laquelle nous avons laissé des traces de doigts et de pas ineffaçables. Si le ciel est un livre ouvert devant nos yeux, la terre est un livre fermé sous nos mains. Nous voyons quand le ciel a été lu, non pas quand il a été vu par les yeux, les yeux ne laissant aucune trace, mais quand la terre a été touchée par les mains. Le toucher de la terre nous fait découvrir le ciel, comme le toucher des livres nous fait ouvrir et lire les livres. Nous touchons toujours pour que de la nuit du toucher nous puissions passer au jour de la vue. Nous avons touché la terre pour voir le ciel, la terre s'est ouverte comme un livre et nous avons lu le ciel. Les livres sont une autre terre et un autre ciel. Nous pouvons vivre en eux comme sur une autre planète où nous aurions atterri après avoir appris à lire et commencé à écrire.

Je touche la terre pour faire des boules et, en touchant la terre, je vois le ciel pour écrire des textes sur les yeux.

Nous arrivons du monde des animaux et, en nous mettant debout, nous nous sommes séparés d'eux jusqu'à pouvoir entrer dans les livres après être passés par le monde en explosion où nous n'étions encore que les infimes parties d'un tout. Nous sommes entrés dans les livres, là où les animaux ne pouvaient pas entrer pour devenir tout entiers nous-mêmes, et dans les livres le monde est devenu touchable, les images tout près ont remplacées les horizons inatteignables, les mots les montagnes inaccessibles, les phrases les océans intraversables, les pages les cieux infinis. Comme nous sommes entrés dans le monde animal en arrivant du monde de l'espace pour devenir des êtres vivants, là où le soleil n'était plus du feu mais de la lumière, là où le mouvement de la terre sur elle-même et tout autour du soleil n'était plus un bouleversement continu et sans fin mais du jour et de la nuit, de la nuit et du jour, du printemps et de l'été, de l'automne et de l'hiver.

Nous sommes passés par deux mondes avant d'arriver dans le monde intouchable où nous sommes : le monde en explosion dans le ciel et le monde animal sur la terre. Nous venons de naître dans les livres, nous avons vu le jour en eux, le jour qui éclaire non pas le dehors mais le dedans, le jour qui nous éclaire à l'intérieur dans notre tête où la nuit est si dense que le feu est toujours de la lumière.

Les livres nous font exister dans la lumière, non pas dans la lumière du feu mais dans la lumière de la nuit, la vraie nuit, celle de l'esprit. Lire et écrire se sont accouplés en nous pour nous faire exister. La lecture et l'écriture se sont mélangées, elles se sont liées jusqu'à se

pénétrer entre elles pour nous donner une autre vie. Nous sommes nés des deux : de la lecture est apparue notre vraie mère et de l'écriture notre vrai père, ou de la lecture est apparu notre vrai père et de l'écriture notre vraie mère. Puis nous avons fermé les yeux et ouvert nos mains pour toucher notre tête comme notre vraie terre.

Nous sortons des livres que nous avons lus et écrits, et nous avons atterri dans notre tête. Nous ne sommes pas sur la terre, nous sommes dans notre tête. Depuis que nous nous sommes mis debout, nous ne sommes plus sur la terre, nous sommes dans notre tête. Comme si quand nous étions sur nos quatre membres nous étions dans la terre et que quand nos pieds auront quitté le sol, nous serons tout entiers dans notre tête comme nous avons été tout entiers dans la terre. Comme si quand nous serons au-dessus de notre tête, comme nous sommes au-dessus de la terre depuis que nous nous sommes levés de terre, c'est que nous nous serons élevés au-dessus de notre tête, infiniment loin au-dessus. Nous sommes encore sur la terre, mais pas encore entièrement en nous-mêmes. Quand nous aurons disparu de la terre, nous serons tout entiers dans notre tête et nous penserons ce que nous n'avons jamais pensé.